

J'ai pour vous emmener mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de temps : le trait est fondroyant ;
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,
Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.
ORGON. Las ! que ne dois-je point à vos soins obligés !
Pour vous en rendre grâce il faut un autre temps ;
Et je demande au ciel de m'être assez propice
Pour reconnaître un jour ce généreux service.
Adieu : prenez le soin, vous autres...
CLÉANTE. Allez tôt ;
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

SCÈNE VII.

TARTUFE, UN EXEMPT, MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE,
CLÉANTE, MARIANE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

TARTUFE (arrêtant Orgon).
Tout beau, monsieur, tout beau, ne courez point si vite :
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte ;
Et, de la part du prince, on vous fait prisonnier.
ORGON. Traître, tu me gardais ce trait pour le dernier :
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies ;
Et voilà couronner toutes tes perfidies.
TARTUFE. Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir :
Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.
CLÉANTE. La modération est grande, je l'avoue.
DAMIS. Comme du ciel l'infâme impudemment se joue !
TARTUFE. Tous vos emportements ne sauraient m'émouvoir ;
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.
MARIANE. Vous avez de ceci grande gloire à prétendre ;
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.
TARTUFE. Un emploi ne saurait être que glorieux
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.
ORGON. Mais l'es-tu souvent que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable ?
TARTUFE. Oui, je sais quel secours j'en ai pu recevoir ;
Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Etouffe dans mon cœur toute reconnaissance ;
Et je sacrifierais à de si puissants nœuds
Ami, femme, parents, et moi-même avec eux.
ELMIRE. L'impôseur !

DORINE. Comme il sait, de traitresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révere !
CLÉANTE. Mais, s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que pour paraître il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser ?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,
Du don de tout son bien qu'il venait de vous faire ;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui ?

TARTUFE (à l'exempt). Délivrez-moi, monsieur, de la criallerie ;
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.
L'EXEMPT. Oui, c'est trop demeurer sans doute à l'accomplir :
Votre bouche à propos m'invite à le remplir ;
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.
TARTUFE. Qui ? moi, monsieur ?

L'EXEMPT. Oui, vous. Pourquoi donc la prison ?
TARTUFE. Pourquoi donc la prison ?
L'EXEMPT. Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
(A Orgon.) Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.

FIN DU TARTUFE.

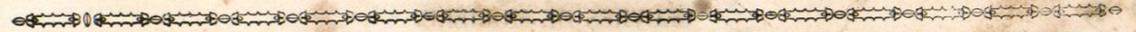
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue ;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle ;
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'était pas pour le pouvoir surprendre,
Et de pièges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont, sous un autre nom, il était informé ;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourrait former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté ;
A ses autres horreurs il a joint cette suite,
Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite,
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire par lui faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il vent qu'entre vos mains je dépoille le traître.
D'un souverain pouvoir il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrète
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite ;
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits,
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense ;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,
Et que mieux que du mal il se souvient du bien.

DORINE. Que le ciel soit loué !
M^{me} PERNELLE. Maintenant je respire !
ELMIRE. Favorable succès !
MARIANE. Qui l'aurait osé dire ?
ORGON (à Tartufe, que l'exempt emmène).
Eh bien ! te voilà, traître !..

SCÈNE VIII.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE,
VALÈRE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE. Ah, mon frère ! arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour ;
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice,
Et puisse du grand prince adoucir la justice ;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.
ORGON. Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie :
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère.



LA

COMTESSE D'ESCARBAGNAS

COMÉDIE EN UN ACTE. — 1671.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS. M. HARPIN, receveur des tailles, autre
LE COMTE, son fils. amant de la comtesse.
LE VICOMTE, amant de Julie. M. BOBINET, précepteur de M. le
JULIE, amante du vicomte. comte.
M. TIBAUDIER, conseiller, amant de ANDRÉE, suivante de la comtesse.
JEANNOT, valet de M. Tibaudier.
la comtesse. CRIQUET, valet de la comtesse.

La scène est à Angoulême.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE. Eh quoi ! madame, vous êtes déjà ici ?
JULIE. Oui ; vous en devriez rougir, Cléante ; et il n'est guère honnête
à un amant de venir le dernier au rendez-vous.
LE VICOMTE. Je serais ici il y a une heure s'il n'y avait point de fâcheux
au monde ; et j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de quali-
té, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la cour pour trou-
ver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter ; et
c'est là, comme vous savez, le fléau des petites villes, que ces grands
nouvellistes qui cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramas-
sent. Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier pleines jus-
qu'aux bords d'un grand fatras de balivernes, qui viennent, m'a-t-il-dit,
de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose fort cu-
rieuse, il m'a fait avec un grand mystère une fatigante lecture de toutes
les méchantes plaisanteries de la gazette de Hollande, dont il épouse
les intérêts. Il tient que la France est battue en ruine par la plume de
cet écrivain, et qu'il ne faut que ce bel esprit pour défaire toutes nos
troupes ; et de là s'est jeté à corps perdu dans le raisonnement du minist-
tère, dont il remarque tous les défauts, et dont j'ai cru qu'il ne sortirait
point. A l'entendre parler, il sait les secrets du cabinet mieux que ceux
qui les font. La politique de l'Etat lui laisse voir tous ses desseins ; et elle
ne fait pas un pas dont il ne pénètre les intentions. Il nous apprend les
ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vues de la pru-
dence de nos voisins, et remue à sa fantaisie toutes les affaires de l'Eur-
ope. Ses intelligences même s'étendent jusqu'en Afrique et en Asie ; et
il est informé de tout ce qui s'agit dans le conseil d'en haut du Prêtre-
Jean, et du Grand-Mogol.

JULIE. Vous parez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la
rendre agréable et faire qu'elle soit plus aisément reçue.
LE VICOMTE. C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement :
et, si je voulais y donner une excuse galante, je n'aurais qu'à vous
dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la pa-
resse dont vous me querellez ; que m'engager à faire l'amant de la ma-
tresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le
premier ; que cette feinte où je me force n'étant que pour vous plaire,
j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui
s'en divertissent ; que j'évite le tête-à-tête avec cette comtesse ridicule
dont vous m'embarrassez ; et, en un mot, que, ne venant ici que pour
vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyez.

JULIE. Nous savons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour
donner de belles couleurs aux fautes que vous pourrez faire. Cependant,
si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, nous aurions profité de tous
ces moments ; car j'ai trouvé en arrivant que la comtesse était sortie, et
je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la
comédie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE. Mais tout de bon, madame, quand voulez-vous mettre fin à
cette contrainte, et me faire moins acheter le bonheur de vous voir ?
JULIE. Quand nos parents pourront être d'accord ; ce que je n'ose es-
pérer. Vous savez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne
nous permettent point de nous voir autre part, et que mes frères, non
plus que votre père, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre
attachement.

LE VICOMTE. Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que
leur inimitié nous laisse, et me contraindre à perdre en une sottise feinte les
moments que j'ai près de vous ?

JULIE. Pour mieux cacher notre amour. Et puis, à vous dire la vérité,
cette feinte dont vous parlez m'est une comédie fort agréable ; et je ne
sais si celle que vous me donnez aujourd'hui me divertira davantage.
Notre comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de quali-
té, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le théâtre.
Le petit voyage qu'elle a fait à Paris l'a ramenée dans Angoulême p us
achevée qu'elle n'était. L'approche de l'air de la cour a donné à son ri-
dicule de nouveaux agréments ; et sa sottise tous les jours ne fait que
croître et embellir.

LE VICOMTE. Oui ; mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous di-
vertit tient mon cœur au supplice, et qu'on n'est point capable de se
jouer longtemps, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse
que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amu-
sement dérobe à mon amour un temps qu'il voudrait employer à vous
expliquer son ardeur ; et cette nuit j'ai fait là-dessus quelques vers que
je ne puis m'empêcher de vous réciter sans que vous me le demandiez,
tant la démanaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la quali-
té de poète :

C'est trop longtemps, Iris me mettre à la torture...

Iris, comme vous voyez, est mis là pour Julie.

C'est trop longtemps, Iris, me mettre à la torture ;
Et si je suis vos lois, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veulent se divertir de mes tristes soupirs ?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs ?

C'en est trop à la fois que ce double martyre ;
Et ce qu'il me faut faire, et ce qu'il me faut dire,
Exerce sur mon cœur pareille cruauté :

L'amour le met en feu, la contrainte le tue,
Et, si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs et de la feinte et de la vérité.

JULIE. Je vois que vous vous faites là bien plus maltraité que vous n'êtes; mais c'est une licence que prennent messieurs les poètes de mentir de gaieté de cœur, et de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE. C'est assez de vous les avoir dits, et je dois en demeurer là. Il est permis d'être parfois assez fou pour faire des vers, mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

JULIE. C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie; on sait dans le monde que vous avez de l'esprit, et je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE. Mon Dieu, madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE. Mon Dieu, Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous meurez d'envie de me les donner; et je vous embarrasserais si je faisais semblant de ne pas m'en soucier.

LE VICOMTE. Moi, madame? vous vous moquez; et je ne suis pas si poète que vous pourriez bien croire, pour... Mais voici votre madame la comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver, et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, JULIE; ANDRÉE ET CRIQUET (dans le fond du théâtre).

LA COMTESSE. Ah! mon Dieu! madame, vous voilà toute seule! Quelle pitié est-ce là! Toute seule! Il me semble que mes gens m'avaient dit que le vicomte était ici.

JULIE. Il est vrai qu'il y est venu; mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE. Comment! il vous a vus?

JULIE. Oui.

LA COMTESSE. Et il ne vous a rien dit?

JULIE. Non, madame; et il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE. Vraiment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment ne dent ce qu'ils doivent au sexe; et je ne suis point de l'honneur de ces femmes injustes qui s'applaudissent des incivilités que leurs amants font aux autres belles.

JULIE. Il ne faut point, madame, que vous soyez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE. Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse et de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les autres. (Apercevant Criquet.) Que faites-vous donc là, laquais? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle? Cela est étrange qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde! A qui est-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là-dehors, petit fripon?

SCÈNE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

LA COMTESSE. Filles, approchez.

ANDRÉE. Que vous plaît-il, madame?

LA COMTESSE. Otez-moi mes coiffes. Doucement donc, maladroite! Comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes!

ANDRÉE. Je fais, madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE. Oui; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboîtée. Tenez encore ce manchon. Ne laissez point trainer tout cela, et portez-le dans ma garde-robe. Eh bien! où va-t-elle? où va-t-elle? que veut-elle faire, cet oison bridé?

ANDRÉE. Je veux madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robes.

LA COMTESSE. Ah! mon Dieu, l'impertinente! (A Julie.) Je vous demande pardon, madame, (A Andrée.) Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête! c'est-à-dire où sont mes habits.

ANDRÉE. Est-ce, madame, qu'à la cour une armoire s'appelle une garde-robe?

LA COMTESSE. Oui, butorde; on appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE. Je m'en ressouviendrai, madame, aussi bien que de votre grenier, qu'il faut appeler garde-meuble.

SCÈNE IV.

LA COMTESSE JULIE.

LA COMTESSE. Quelle peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là!

JULIE. Je les trouve bien heureux, madame, d'être sous votre discipline.

LA COMTESSE. C'est une fille de ma mère nourrice que j'ai mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.

JULIE. Cela est d'une belle âme, madame, et il est glorieux de faire ainsi des créatures.

LA COMTESSE. Allons, des sièges. Holà! laquais! laquais! laquais! En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des sièges! Filles! laquais! laquais! filles! qu-l'qu'un! Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des sièges nous-mêmes.

SCÈNE V.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

ANDRÉE. Que voulez-vous, madame?

LA COMTESSE. Il se faut bien égossiller avec vous autres!

ANDRÉE. J'enfermais votre manchon et vos coiffes dans votre armoire... dis-je, dans votre garde-robe.

LA COMTESSE. Appelez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRÉE. Holà, Criquet!

LA COMTESSE. Laissez-là votre Criquet, bouvière; et appelez: Laquais!

ANDRÉE. Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à madame. Je pense qu'il est sourd. Criq... Laquais! laquais!

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET. Plait-il?

LA COMTESSE. Où étiez-vous donc, petit coquin?

CRIQUET. Dans la rue, madame.

LA COMTESSE. Et pourquoi dans la rue?

CRIQUET. Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE. Vous êtes un petit impertinent, mon ami; et vous devez savoir que là-dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire l'antichambre. Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là par mon écuyer; c'est un petit incorrigible.

ANDRÉE. Qu'est-ce que c'est, madame, que votre écuyer? Est-ce maître Charles que vous appelez comme cela?

LA COMTESSE. Taisez-vous, sotte que vous êtes; vous ne sauriez ouvrir la bouche que vous ne disiez une impertinence. (A Criquet.) Des sièges. (A Andrée.) Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent; il se fait déjà tard. Qu'est-ce que c'est donc, que vous me regardez tout effarée?

ANDRÉE. Madame...

LA COMTESSE. Eh bien, madame! Qu'y a-t-il?

ANDRÉE. C'est que...

LA COMTESSE. Quoi?

ANDRÉE. C'est que je n'ai point de bougies.

LA COMTESSE. Comment! vous n'en avez point?

ANDRÉE. Non, madame, si ce n'est des bougies de suif.

LA COMTESSE. La bouvière! et où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés?

ANDRÉE. Je n'en ai point vu depuis que je suis céans.

LA COMTESSE. Otez-vous de là, insolente. Je vous renverrai chez vos parents. Apportez-moi un verre d'eau.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE ET JULIE (faisant des cérémonies pour s'asseoir).

LA COMTESSE. Madame!

JULIE. Madame!

LA COMTESSE. Ah, madame!

JULIE. Ah, madame!

LA COMTESSE. Mon Dieu, madame!

JULIE. Mon Dieu, madame!

LA COMTESSE. Oh, madame!

JULIE. Oh, Madame!

LA COMTESSE. Eh, madame!

JULIE. Eh, madame!

LA COMTESSE. Eh! allons donc, madame!

JULIE. Eh! allons donc, madame!

LA COMTESSE. Je suis chez moi, madame. Nous sommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provinciale, madame?

JULIE. Dieu m'en garde, madame!

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE (apportant un verre d'eau), CRIQUET.

LA COMTESSE (à Andrée). Allez, impertinente, je bois avec une soucoupe. Je vous dis que vous m'alliez querir une soucoupe pour boire.

ANDRÉE. Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe!

CRIQUET. Une soucoupe?

ANDRÉE. Oui.

CRIQUET. Je ne sais.

LA COMTESSE (à Andrée). Vous ne gronillez pas?

ANDRÉE. Nous ne savons tous deux, madame, ce que c'est qu'une soucoupe.

LA COMTESSE. Apprenez que c'est une assiette sur laquelle on met le verre.

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE. Vive Paris pour être bien servie! on vous entend là au moindre coup d'œil.

SCÈNE X.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE (apportant un verre d'eau avec une assiette dessus), CRIQUET.

LA COMTESSE. Eh bien! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'est dessus qu'il faut mettre l'assiette.

ANDRÉE. Cela est bien aisé. (Andrée casse le verre en le posant sur l'assiette.)

LA COMTESSE. Eh bien! ne voilà pas l'étourdie! En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRÉE. Eh bien! oui, madame, je le payerai.

LA COMTESSE. Mais voyez cette maladroite, cette bouvière, cette butorde, cette...

ANDRÉE (s'en allant). Dame! madame, si je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE. Otez-vous de devant mes yeux.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE. En vérité, madame, c'est une chose étrange que les petites villes! on n'y sait point du tout son monde; et je viens de faire deux ou trois visites où ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE. Où auraient-ils appris à vivre? ils n'ont point fait de voyage à Paris.

LA COMTESSE. Ils ne laisseraient pas de l'apprendre s'ils voulaient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi qui ai été deux mois à Paris, et vu toute la cour.

JULIE. Les sottes gens que voilà!

LA COMTESSE. Ils sont insupportables avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville de deux jours ou de deux cents ans aura l'effronterie de dire qu'il est aussi bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui de-

meurait à la campagne, qui avait meute de chiens courants, et qui prenait la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passait.

JULIE. On sait bien mieux vivre à Paris dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouty, dans ces hôtels de Lyon, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà!

LA COMTESSE. Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on saurait souhaiter. On ne s'en lève pas, si l'on veut, de dessus son siège; et lorsque l'on veut voir la revue ou le grand ballet de Psyché, on est servie à point nommé.

JULIE. Je pense, madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE. Vous pouvez bien croire, madame, que tout ce qui s'appelle les galants de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte et de m'en conter; et je garde dans ma cassette de leurs billets, qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées. Il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms: on sait ce qu'on veut dire par les galants de la cour.

JULIE. Je m'étonne, madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pu redescendre à un monsieur Tibaudier le conseiller, et à un monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue; car, pour monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait; mais un conseiller et un receveur sont des amants un peu bien minces pour une grande comtesse comme vous.

LA COMTESSE. Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces pour le besoin qu'on en peut avoir: ils servent au moins à remplir les vides de la galanterie, à faire nombre de soupirants; et il est bon, madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance.

JULIE. Je vous avoue, madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites; c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET (à la comtesse). Voilà Jeannot, de M. le conseiller, qui vous demande, madame.

LA COMTESSE. Eh bien! petit coquin, voilà encore de vos âneries. Un laquais qui saurait vivre aurait été parler tout bas à la demoiselle suivante, qui serait venue dire doucement à l'oreille de sa maîtresse: Madame, voilà le laquais de monsieur un tel qui demande à vous dire un mot; à quoi la maîtresse aurait répondu: Faites-le entrer.

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET. Entrez, Jeannot.

LA COMTESSE. Autre lourderie. (A Jeannot.) Qu'y a-t-il, laquais? que portes-tu là?

JEANNOT. C'est M. le conseiller, madame, qui vous souhaite le bonjour, et, auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE. C'est du bon-chrétien qui est fort beau. Andrée, faites porter cela à l'office.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE (donnant de l'argent à Jeannot). Tiens, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT. Oh! non, madame.

LA COMTESSE. Tiens, te dis-je.

JEANNOT. Mon maître m'a défendu, madame, de rien prendre de vous.

LA COMTESSE. Cela ne fait rien.

JEANNOT. Pardonnez-moi, madame.

CRIQUET. Eh! prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

LA COMTESSE. Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET (à Jeannot qui s'en va). Donne-moi donc cela.

JEANNOT. Oui!... quelque sot!...

CRIQUET. C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT. Je l'aurais bien pris sans toi.

LA COMTESSE. Ce qui me plaît de ce M. Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, et qu'il est fort respectueux.

SCÈNE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE. Madame, je viens vous avertir que la comédie sera bientôt prête, et que dans un quart d'heure nous pouvons passer dans la salle.

LA COMTESSE. Je ne veux point de cohue, au moins. (A Criquet.) Que l'on dise à mon suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE. En ce cas, madame, je vous déclare que je renonce à la comédie; et je n'y saurais prendre de plaisir lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi; si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE. Laquais, un siège. (Au vicomte, après qu'il s'est assis.) Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire. Tenez, c'est un billet de M. Tibaudier qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire tout haut; je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE (après avoir lu tout bas le billet). Voici un billet de beau style, madame, et qui mérite d'être bien écouté.

« Madame, je n'aurais pas pu vous faire le présent que je vous envoie, si je ne recueillais pas plus de fruit de mon jardin que j'en recueille de mon amour. »

LA COMTESSE. Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous.

LE VICOMTE. « Les poires ne sont pas encore bien mûres; mais elles en cadrent mieux avec la dureté de votre âme, qui, par ses continuel dédains, ne me promet pas poires molles. Trouvez bon, madame, que, sans m'engager dans une énumération de vos perfections et charmes, qui me jetterait dans un progrès à l'infini, je conclue ce mot, en vous faisant considérer que je suis d'un aussi franc chrétien que les poires que je vous envoie, puisque je rends le bien pour le mal; c'est-à-dire, madame, pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je vous présente des poires de bon-chrétien pour des poires d'angoisse que vos cruautés me font avaler tous les jours. »

M. TIBAUDIER.

« Votre esclave indigne. »

Voilà, madame, un billet à garder.

LA COMTESSE. Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'Académie; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup.

JULIE. Vous avez raison, madame; et M. le vicomte dut-il s'en offenser, j'aimerais un homme qui m'écrirait comme cela.

SCÈNE XVI.

M. TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LA COMTESSE. Approchez, monsieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi bien que vos poires, et voilà madame qui parle pour vous contre votre rival.

M. TIBAUDIER. Je lui suis bien obligé, madame; et si elle a jamais quelque procès en notre siège, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait de se rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme.

JULIE. Vous n'avez pas besoin d'avocat, monsieur, et votre cause est juste.

M. TIBAUDIER. Ce néanmoins, madame, bon droit a besoin d'aide; et j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, et que madame ne soit circonvenue par la qualité de vicomte.

LE VICOMTE. J'espérais quelque chose, monsieur Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER. Voici encore, madame, deux petits versets ou couplets que j'ai composés à votre honneur et gloire.

LE VICOMTE. Ah! je ne pensais pas que M. Tibaudier fût poète; et voilà pour m'achever, que ces deux petits versets-là.

LA COMTESSE. Il veut dire deux strophes. (A Criquet.) Laquais, donnez un siège à M. Tibaudier. (Bas à Criquet, qui apporte une chaise.) Un plant, petit animal. Monsieur Tibaudier, mettez-vous là, et nous lisez vos strophes.

M. TIBAUDIER.

Une personne de qualité

Ravit mon âme;

Elle a de la beauté,

J'ai de la flamme;

Mais je la blâme

D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE. Je suis perdu après cela.

LA COMTESSE. Le premier vers est beau. Une personne de qualité!

JULIE. Je crois qu'il est un peu trop long; mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée.

LA COMTESSE (à M. Tibaudier). Voyons l'autre strophe.

M. TIBAUDIER.

Je ne sais pas si vous doutez de mon parfait amour;

Mais je sais bien que mon cœur à toute heure

Veut quitter sa chagrine demeure

Pour aller, par respect, faire au vôtre sa cour.

Après cela pourtant, sûre de ma tendresse

Et de ma foi, dont unique est l'espèce,

Vous devriez à votre tour,

Vous contentant d'être comtesse,

Vous dépoûiller en ma faveur d'une peau de tigresse

Qui couvre vos appas la nuit comme le jour.

LE VICOMTE. Me voilà supplanté, moi, par M. Tibaudier.

LA COMTESSE. Ne pensez pas vous moquer: pour des vers faits dans la province, ces vers-là sont fort beaux.

LE VICOMTE. Comment, madame, me moquer! Quoique son rival, je trouve ces vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes comme vous, mais deux épigrammes aussi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE. Quoi! Martial fait-il des vers? Je pensais qu'il ne fit que des gants.

M. TIBAUDIER. Ce n'est pas ce Martial-là, madame; c'est un auteur qui vivait il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE. M. Tibaudier a lu les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, madame, si ma musique et ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre esprit les progrès des deux strophes et du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE. Il faut que mon fils le comte soit de la partie; car il est arrivé ce matin de mon château avec son précepteur que je vois là-dedans.

SCÈNE XVII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

LA COMTESSE. Holà, monsieur Bobinet! Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

M. BOBINET. Je donne le bon vèpe à toute l'honorable compagnie. Que désire madame la comtesse d'Escarbagnas de son très-humble serviteur Bobinet?

LA COMTESSE. A quelle heure, monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas avec mon fils le comte?

M. BOBINET. A huit heures trois quarts, madame, comme votre commandement me l'avait ordonné.

LA COMTESSE. Comment se portent mes deux autres fils, le marquis et le commandeur?

M. BOBINET. Ils sont, Dieu grâce, madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE. Où est le comte?

M. BOBINET. Dans votre belle chambre à alcôve, madame.

LA COMTESSE. Que fait-il, monsieur Bobinet?

M. BOBINET. Il compose un thème, madame, que je viens de lui dicter sur une épître de Cicéron.

LA COMTESSE. Faites-le venir, monsieur Bobinet.

M. BOBINET. Soit fait, madame, ainsi que vous le commandez.

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LE VICOMTE (à la comtesse). Ce monsieur Bobinet, madame, a la mine fort sage; et je crois qu'il a de l'esprit.

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. BOBINET, M. TIBAUDIER.

M. BOBINET. Allons, monsieur le comte, faites voir que vous profitez des bons documents qu'on vous donne. La révérence à toute l'honorable assemblée.

LA COMTESSE (montrant Julie). Comte, saluez madame, faites la révérence à M. le vicomte, saluez M. le conseiller.

M. TIBAUDIER. Je suis ravi, madame, que vous me concédiez la grâce d'embrasser M. le comte votre fils. On ne peut pas aimer le trône qu'on n'aime aussi les branches.

LA COMTESSE. Mon Dieu! monsieur Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous là!

JULIE. En vérité, madame, M. le comte a tout à fait bon air.

LE VICOMTE. Voilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le monde.

JULIE. Qui dirait que madame eût un si grand enfant?

LA COMTESSE. Hélas! quand je le fis, j'étais si jeune, que je me jouais encore avec une poupée.

JULIE. C'est M. votre frère, et non pas M. votre fils.

LA COMTESSE. Monsieur Bobinet, ayez bien soin au moins de son éducation.

M. BOBINET. Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante dont vous bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite; et je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE. Monsieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET. Allons, monsieur le comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro soli quod convenit, esto virile,
Omne viri...

LA COMTESSE. Fi! monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez là?

M. BOBINET. C'est du latin, madame, et la première règle de Jean Des-pautère.

LA COMTESSE. Mon Dieu, ce Jean Despautère-là est un insolent, et je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là.

M. BOBINET. Si vous voulez, madame, qu'il achève, la glose expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE. Non, non, cela s'explique assez.

SCÈNE XX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, LE COMTE, M. BOBINET, CRIQUET.

CRIQUET. Les comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.

LA COMTESSE. Allons nous placer. (Montrant Julie.) Monsieur Tibaudier, prenez madame.

(Criquet range tous les sièges sur un des côtés du théâtre; la comtesse, Julie et le vicomte s'assent; M. Tibaudier s'assied aux pieds de la comtesse.)

LE VICOMTE. Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différents morceaux de musique et de danse dont on a voulu composer ce divertissement, et que...

LA COMTESSE. Mon Dieu, voyons l'affaire. On a assez d'esprit pour comprendre les choses.

LE VICOMTE. Qu'on commence le plus tôt qu'on pourra; et qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun facheux ne vienne troubler notre divertissement.

(Les violons commencent une ouverture.)

SCÈNE XXI.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. HARPIN, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

M. HARPIN. Parbleu! la chose est belle, et je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE. Holà, monsieur le receveur! que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites? Vient-on interrompre comme cela une comédie?

M. HARPIN. Morbleu! madame, je suis ravi de cette aventure; et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au don de votre cœur et aux serments que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE. Mais vraiment, on ne vient point ainsi se jeter au travers d'une comédie, et troubler un acteur qui parle!

M. HARPIN. Eh, tètebleu! la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; et si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

LA COMTESSE. En vérité, vous ne savez ce que vous dites.

M. HARPIN. Si fait, morbleu! je le sais bien; je le sais bien, morbleu! et...

(M. Bobinet, épouvé, emporte le comte, et s'enfuit; il est suivi par Criquet.)

LA COMTESSE. Eh! fi, monsieur! que cela est vilain de jurer de la sorte!

M. HARPIN. Eh, ventrebleu! s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes jurements, ce sont vos actions; et il vaudrait bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort et le sang, que de faire ce que vous faites avec M. le vicomte.

LE VICOMTE. Je ne sais pas, monsieur le receveur, de quoi vous vous plaignez; et si...

M. HARPIN (au vicomte). Pour vous, monsieur, je n'ai rien à vous dire; vous faites bien de pousser votre pointe, cela est naturel. Je ne le trouve point étrange; et je vous demande pardon si j'interromps votre comédie; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé; et nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE. Je n'ai rien à dire à cela, et ne sais point les sujets de plainte que vous pouvez avoir contre madame la comtesse d'Escarbagnas.

LA COMTESSE. Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte; et l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

M. HARPIN. Moi, me plaindre doucement?

LA COMTESSE. Oui. L'on ne vient point crier de dessus un théâtre ce qui se doit dire en particulier.

M. HARPIN. J'y viens, moi, morbleu! tout exprès: c'est le lieu qu'il me faut; et je souhaiterais que ce fût au théâtre public, pour vous dire avec plus d'éclat toutes vos vérités.

LA COMTESSE. Faut-il faire un si grand vacarme pour une comédie que M. le vicomte nous donne? Vous voyez que M. Tibaudier, qui m'aime, en use plus respectueusement que vous.

M. HARPIN. M. Tibaudier en use comme il lui plaît. Je ne sais pas de quelle façon M. Tibaudier a été avec vous; mais M. Tibaudier n'est pas un exemple pour moi, et je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE. Mais vraiment, monsieur le receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites. On ne traite point de la sorte les femmes de qualité; et ceux qui vous entendent croiraient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous et moi.

M. HARPIN. Eh, ventrebleu! madame, quittons la faribole!

LA COMTESSE. Que voulez-vous donc dire avec votre: Quittons la faribole?

M. HARPIN. Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de M. le vicomte; vous n'êtes pas la première femme qui joue dans le monde de ces sortes de caractère, et qui ait auprès d'elle un monsieur le receveur dont on lui voit trahir et la passion et la bourse pour le premier venu qui lui donnera dans la vue. Mais ne trouvez point étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du temps, et que je vienne vous assurer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous, et que monsieur le receveur ne sera plus pour vous monsieur le donneur.

LA COMTESSE. Cela est merveilleux! Comme les amants emportés deviennent à la mode! on ne voit autre chose de tous côtés. La, la, monsieur le receveur, quittez votre colère, et venez prendre place pour voir la comédie.

M. HARPIN. Moi, morbleu! prendre place! (Montrant M. Tibaudier.) Cherchez vos benêts à vos pieds, je vous laisse, madame la comtesse, à M. le vicomte; et ce sera à lui à qui j'envoierai tantôt vos lettres. Voilà ma scène faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIBAUDIER. Monsieur le receveur, nous nous verrons autre part qu'ici, et je vous ferai voir que je suis au poil et à la plume.

M. HARPIN (en sortant). Tu as raison, monsieur Tibaudier.

LA COMTESSE. Pour moi, je suis confuse de cette insolence.

LE VICOMTE. Les jaloux, madame, sont comme ceux qui perdent leur procès; ils ont permission de tout dire. Prêtons silence à la comédie.

SCÈNE XXII.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, M. TIBAUDIER, JEANNOT.

JEANNOT (au vicomte). Voilà un billet, monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vite.

LE VICOMTE (lisant). « En cas que vous ayez quelque mesure à prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parents et de ceux de Julie vient d'être accommodée; et les conditions de cet accord, c'est le mariage de vous et d'elle. Bonsoir. » (A Julie.) Ma foi, madame, voilà notre comédie achevée aussi.

(Le vicomte, la comtesse, Julie et M. Tibaudier se lèvent.)

JULIE. Ah! Cléante, quel bonheur! notre amour eût-il osé espérer un si heureux succès?

LA COMTESSE. Comment donc! Qu'est-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE. Cela veut dire, madame, que j'épouse Julie; et, si vous m'en croyez, pour rendre la comédie complète de tout point, vous épou-